

## LE PASSANT DE L'ATHOS

Extraits :

*...un mot cherche mon cœur moi autour de lui  
je cherche comment s'accroche à son présent  
un peu de cette chose qui flotte ici  
partout dévastation ruines et cependant  
que sa belle image est mordue par la temps  
saint Jean trempe sa plume dans la lumière...*

*...et me voilà au milieu d'aujourd'hui  
le regard soudain cassé par le soleil  
le vide et la peur de l'escalier pourri  
les yeux tâtent l'air sur leur gauche et surgit  
la brusque surprise*

*le Blanc le Blanc le Blanc  
pousse au fond du ciel son érection de craie...*

*...l'image et le mot sont-ils liés ou bien  
l'un toujours après l'autre pour que le voir  
ou le dire l'emporte chacun son tour...*

*...pour épinglez des impressions un à un  
j'essaie des mots mais qu'est-ce qu'une impression  
qui ne réussit pas à coïncider  
la langue piétine puis le cœur puis la tête...*

*.....le mot adéquat rassure  
et même apaise je ne sais pas le nom  
des trois arbres à fleurs pâles qui sont devant  
l'entrée..... que saurais-je  
de plus en le sachant il fixerait cette  
beauté qui en retour l'embellirait d'une  
image précise en qui s'accomplirait  
la rencontre exacte entre le mot la chose...*

*...l'inventaire isole sépare distingue  
le mot y purifie l'objet de lui-même...  
disparaissent immondices et pâtée merdeuse  
tout le jus mortel où trempent ici les choses  
à moins que le regard ne l'ait absorbé...*

*...sous le parquet de l'ostéophylakion  
les os se mêlent comme jamais ne firent  
les corps à gauche en entrant soixante et un  
crânes sur neuf rayons.....*

*... .. à quoi bon ça*

*tous ces monceaux de pierres taillées  
de par le monde en forme de vérité...*

*...en toutes choses dites par Maximos j'aime  
la conviction simple et l'ardeur naturelle  
qui toujours tempère et met de la candeur  
sa foi est pareille aux forces telluriques  
elle renverse l'obstacle ou le dissout...*

*...je suis seul sur la passerelle de planches...  
j'attends la fin et l'autre commencement  
le Blanc est gris un fantôme ourlé d'écume  
une lueur grandit derrière l'église  
mon visage attend son flot avec ferveur  
ô qu'il baigne dans mes yeux la vie passante...*

(« Le passant de l'Athos » est la première partie du volume *Le Reste du voyage*, P.O.L, 1997)

\*

« Le passant de l'Athos » est le récit poétique (sorte de faux-journal non daté) d'une expérience singulière : Bernard Noël a choisi de s'isoler volontairement quelques semaines en Grèce, sur le Mont Athos (où s'élevaient autrefois vingt monastères, détruits aujourd'hui pour une grande part), loin de notre société tapageuse, verbeuse, marchande, numérique.

Ce ne sont pas, me semble-t-il, les textes les plus connus, admirés, prestigieux de Bernard Noël, mais j'ai pris grand plaisir à accompagner silencieusement Bernard dans ces nombreuses salles des temples profanés par les hommes et le temps.

Mais suivons le conseil de Thoreau : « Simplifions ».

\*

« *Partout dévastation ruines...* » constate Bernard.

Il me semble entendre avec plaisir sa voix lente, apaisée, lisant ce long poème découpé en 55 fragments.

Oui, au cours de ces déplacements, Bernard énumère sans fin les mille débris qui parsèment le sol de ces salles « mortes », encombrées de vieux meubles, planches, ferrailles, plâtras... où parfois la végétation (« *trois branches de figuier ont cassé les vitres* ») et des oiseaux (« *hirondelles... pigeons...* ») apportent de brefs messages de vie naturelle.

Et « *si l'inventaire isole* », on connaît néanmoins ce plaisir d'énumérer, de dresser des listes d'objets, comme si l'on attendait d'eux, même morcelés, une « leçon de choses »... Débris certes, comme autant d'arrêts sur images. Comme si Bernard désirait restituer, restaurer peu à peu, par petites touches, l'originelle mosaïque de la vie de cette communauté religieuse. Le « *passant* » pratiquant dès lors dans la masse des bris une sorte d'archéologie poétique. J'ai pensé aussi, à l'inverse, à ces séquences de films où la pellicule est rembobinée à toute vitesse pour nous permettre de revenir dans le passé.

Mais ici, l'objet n'est pas l'objet-roi qui envahit notre société marchande, tant vanté et pub-lié sur tous les écrans. Non, ici, l'objet, même une fois rebuté, conserve sa dignité. Les occupants du Mont Athos l'honorent. Ce peut être « *une boule de verre, une icône, un portrait, un chromo, une lithographie* »... Bernard va jusqu'à choisir, classer, collectionner (?) pour son plaisir, certains objets qui lui plaisent ou lui rappellent un souvenir, comme, par exemple, ce « *marteau de bois* » utilisé jadis dans son Aubrac natal, ou cette gravure sur laquelle figurent les « *pétroleuses communardes* ». Ainsi, ces objets, même en partie anéantis, sont-ils sauvés provisoirement de l'oubli définitif.

« *je cherche un peu de cette chose qui flotte ici* » avoue Bernard.

Dans ces décombres ? Qu'est-ce donc « *cette chose* » ?

Peut-être le plaisir de deviner au-delà des « *ruines* » une indéfinissable beauté. Non pas celle qui fulgure, « amère », qu'on peut « injurier », mais une beauté plus discrète qui abolit le temps, émane de ces nombreux « *morceaux* » dispersés dans les salles du Mont. Antonio Porchia n'a-t-il pas écrit que « le beau se trouve en remuant les débris » ? Il y aurait donc dans ces pages-sanctuaires, en creux, comme une forme de célébration ? Pourquoi pas ? « Seules les traces font rêver » assure Char. Alors rêvons. Et, dans une entrevision, à l'extrême limite du visible, imaginons ce que Philippe Jaccottet nomme « le dérobé », sorte de sacré profane qui viendrait combler fugitivement ce monde dit réel.

Mais comment ne pas s'interroger avec Bernard à la vue de cette abondance de débris : « *Pourquoi ces coups de grâce à des objets qu'on vénérât* » ? Pourquoi détruire ce qu'on adore ? Les confidences des moines sur l'Histoire de ces monastères nous renseignent : hérésie, vols, guerre, révolution, incendie... Autrement dit, la folie des hommes à l'œuvre ! Et on a beau, par respect, « *marcher sur la pointe des pieds* » de peur de briser davantage ces objets (ou de chuter sur le sol de ces salles délabrées), on demeure muet dans « *l'odeur du silence* ».

Ce qui « *flotte ici* », n'est-ce pas aussi une certaine spiritualité présente dans la lumière de la Grèce, entre ciel et mer, cette « *lumière où saint Jean trempe sa plume* », cette lumière qui par évaporation offre ce « *Blanc Blanc Blanc* » qui semble fasciner Bernard, cette lumière que j'aime fêter dans ma Provence natale, lumière méditerranéenne qui baigne aussi la Corse de mes ancêtres ?

Et moi qui suis devenu athée depuis mon adolescence, j'ai déambulé avec plaisir dans ce Lieu (la majuscule s'impose !) voué à la vierge Marie, parmi des Saints et une multitude d'anges, entre des murs couverts de fresques (très abîmées, hélas, qui font dire à Bernard que « *l'art diminue tous les jours* » sous de nouveaux gravats), des murs couverts de scènes religieuses, petits tableaux colorés qui me rappellent l'admiration naïve que j'éprouvais, écolier, à découvrir dans mes livres de lectures courantes des petites vignettes en noir et blanc et gris, ou que me procuraient les rares illustrations présentes dans les livres de la « Bibliothèque verte » que j'empruntais à l'école.

Oui, ce qui « *sauve* » la communauté (vivante ou disparue) du Lieu, c'est la foi des moines qui se sont voués à la vénération de leur dieu. Une foi « *qui renverse l'obstacle* » et permet de créer un espace vital, intérieur,

souverain, « *reproducteur de la foi* », semblable à celui qu'enfante le poème quand celui-ci nous aide à mieux respirer.

Comme Bernard, j'ai donc été sensible aux rites quotidiens des moines, comme si j'étais présent dans le skite, partageais avec Bernard sa petite cellule sans confort et la vie monotone des moines (service des offices, menus des repas, jeûne, rites et mystique des chrétiens d'Orient)... Et l'on finit par être en sympathie, respectueusement, avec les quelques occupants du Lieu : le père Maximos, par exemple, aux multiples « *implorations* » répétées 83 fois au cours des offices...

Avec Bernard, « *derrière mille portes* », dans ces débris, ces fragments qu'on peut considérer parfois comme des reliques, parmi des ossements, des crânes (dont certains semblent encore vivants, « *prêts à se jeter en avant, les plus vifs ayant déjà grimpé sur les autres* »), on côtoie sans cesse la mort, une mort qui n'est jamais macabre, mais naturelle car « *vivre est l'exercice de la mort...* (et de) *l'impensable rien / qui stupéfait à tel point tête et langage / que voilà leur activité suspendue* »...

Rien d'étonnant si Bernard cherche (les Grecs ne disaient-ils pas que ce qui fonde un lieu, c'est sa sépulture ?), mais sans espérer le trouver, « *le cadavre du dernier mort...* »

J'ai pris également grand plaisir, peut-être était-ce le plus grand, à voir (et qui voit écrit) et à lire ce long tapis poétique de 55 fragments aboutés d'impeccables hendécasyllabes sans majuscules ni ponctuation (avec des passages en prose lorsque le père Paul ou le père Maximos se livrent à des confidences sur la vie du skite), oui, un très grand plaisir à mâcher ces vers qui, ici, « se montrent », comme dirait Jean Tortel, pour « exister ».

L'on pourrait à ce stade s'interroger : ce qui n'est pas écrit existe-t-il ? (« *j'essaie des mots* » / *pour les arracher à l'ordre du langage ou du savoir*) écrit Bernard Noël car c'est le doute, avec ces « *vieux commandements* », qui guide son aventure dans la langue, entre « *le mot et la chose* », dans une écriture poétique sans venin, même si l'on sait que Bernard peut, s'il le faut, armer sa main d'un caillou pour rayer les belles carrosseries des idées de nos bien-pensants contemporains.

À la fin de son séjour au Mont Athos, Bernard, « *Le passant* » s'allonge sur des planches, « *la nuque posée sur un morceau de marbre* » et attend le sommeil, avec « *la pleine lune au milieu du ciel... au sommet du Blanc* »...

Et j'aimerais à cet instant, pour fêter Bernard (vieux d'années mais jeune d'esprit et riche de projets), avoir ce dernier plaisir : souffler l'une des 90 bougies de son anniversaire... dans l'espoir qu'elle se rallume aussitôt.

Marcel Migozzi  
Septembre-octobre 2020